

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12<sup>ME</sup> ANNÉE, No 618 — SAMEDI, 7 MARS 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



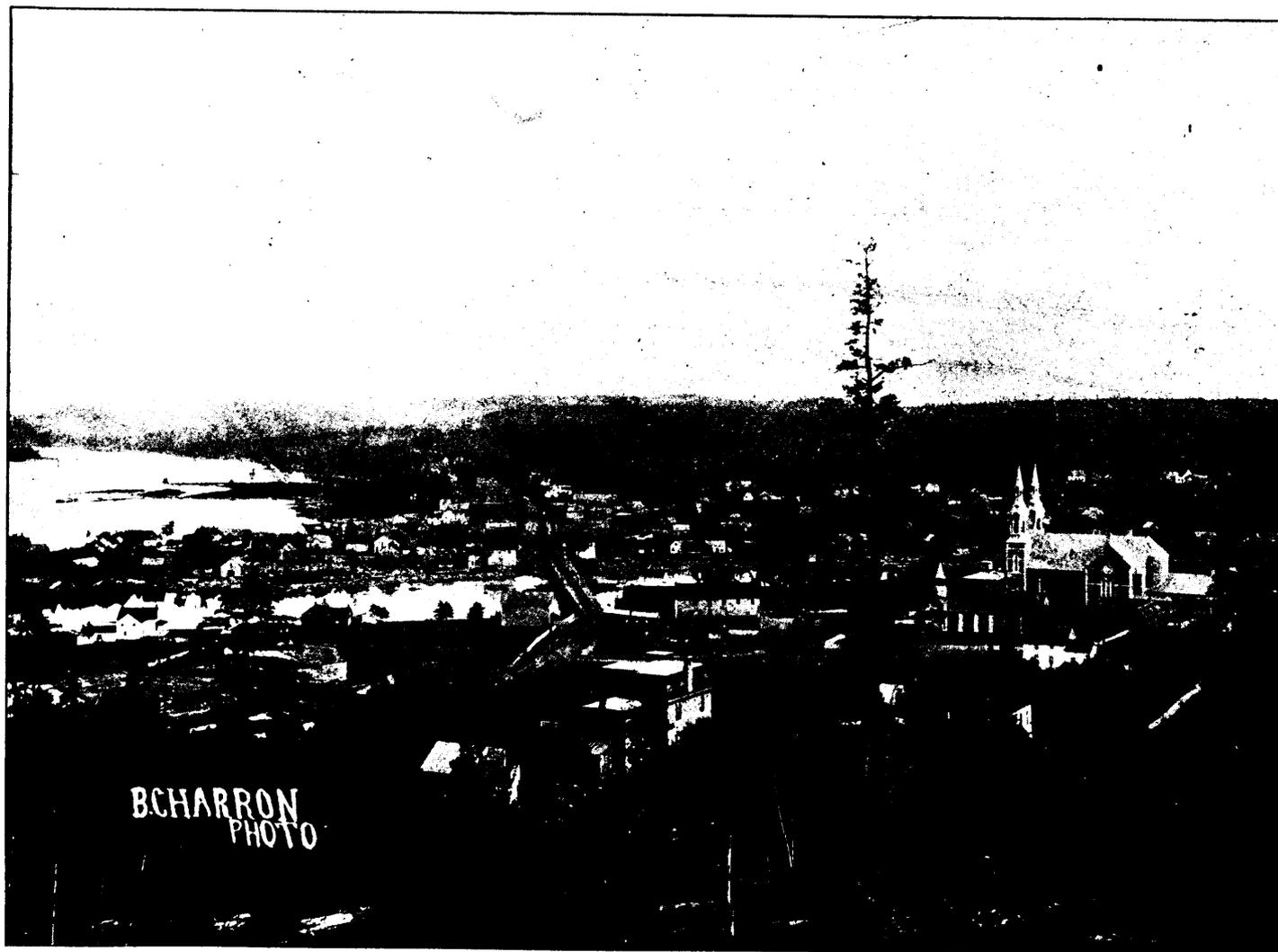
*Sincerely yours*  
*William Crookes*

WILLIAM CROOKES



WILLIAM RÖNTGEN

LES DEUX INVENTEURS DE LA PHOTOGRAPHIE A TRAVERS LES CORPS OPAQUES



BCHARRON  
PHOTO

VUE DE LA VILLE DE MATTAWA, ONT.—Photo. B. Charron

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 7 MARS 1896

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Petites nouvelles, par Aimée Patrie.—Nos gravures.—Nouvelle canadienne (avec gravure) : Les aventures de de Nicolas Martin, par Régis Roy.—Poésie : La première communion, par Augustin Lellis.—Un homme heureux, par Henri Malin.—St-Philippe et St-Jacques de St-Valier, par Pierre-George Roy.—Carnet du *Monde Illustré*.—Memento, par Karoli.—Napoléon 1er à Berlin, par Adolphe Thiers.—Conte oriental : D'où vient le tabac.—Le coin des enfants (avec gravures) : Têtes cassées, par tante Nicole ; Une légende de saint Nicolas, par A. de Gériolles.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Les échecs.—Feuilleton : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Les deux inventeurs de la photographie à travers les corps opaques : William Crookes, William Roentgen.—Constantinople : Promenade du sultan Abdul-Hamid.—Les événements d'Orient : Une émeute à Constantinople.—Beaux-arts : L'arrestation de Louis XVI et de Marie-Antoinette, à Varenne.—Vue de la ville de Mat-tawa, Ont.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

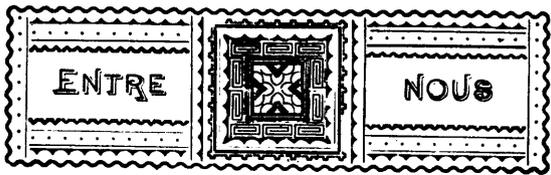
Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT QUARANTE-ET-UNIÈME TIRAGE

Le cent quarante-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FEVRIER), aura lieu samedi le 7 MARS, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



On n'a pas souvent de concours artistiques au Canada, et c'est pourquoi le public s'est intéressé avec passion à celui qui vient d'avoir lieu à Québec, pour le monument Champlain.

Le père de la Nouvelle-France méritait bien que l'on s'occupât un peu de lui.

En 1892 un comité de citoyens de la vieille capitale s'organisa pour recueillir les souscriptions nécessaires à l'œuvre projetée et, après un travail actif, on a réussi à obtenir la somme demandée, trente mille dollars.

C'est alors que l'on fit appel aux artistes de tous les

pays pour prendre part au concours qui vient de se terminer par la décision du jury.

La France, le Canada, l'Angleterre et les États-Unis y étaient dignement représentés.

Après examen les juges ont donné la palme au projet signé *In manus*, que le MONDE ILLUSTRÉ publiera la semaine prochaine.

Les auteurs de la maquette adoptée sont MM. Le Cardonnel et Chevret, de Paris, le premier, architecte, le second, statuaire.

Voici l'idée que ces artistes ont rendue :

De l'emplacement d'un tel monument dépend presque toujours sa composition d'ensemble et c'est pourquoi en présentant leur esquisse les soussignés, qui n'ont qu'une idée imparfaite de l'endroit où il serait élevé, prétendent beaucoup plus donner un aperçu de leur compétence artistique qu'une idée absolument arrêtée de ce que serait le monument de Champlain.

L'idée prédominante de leur composition a été de donner à une statue héroïque de Champlain un piédestal qui, par la grandeur de sa proportion et la beauté de son caractère serait permanent, digne de l'homme qu'elle glorifie.

Cette statue serait en bronze. Le grand navigateur y serait représenté debout, saluant la terre canadienne à son premier débarquement, terre à laquelle il devait plus tard donner un développement si considérable et en première ligne y fonder Québec.

Le piédestal du monument peut se décomposer en deux parties, dont l'une formerait *édicule* et l'autre serait le piédestal proprement dit de la statue. Celui-ci orné de ses angles de quatre ailerons, serait garni de deux cartouches pouvant contenir les armes de la ville de Québec. La partie importante de l'édicule encadrerait un motif de haut relief en bronze dont la composition montrerait Québec inscrivant en lettres d'or le nom de son fondateur, ayant à sa droite le génie de la navigation, qui rappellerait ainsi que Champlain fut aussi un illustre navigateur. Ce groupe est surmonté d'une "renommée" appelant les peuples à consacrer cette immortalité.

En groupant en un seul motif, le statuaire de leur composition, et en l'encadrant dans les lignes de l'architecture, les soussignés peuvent avoir évité le contraste de coloration qui résulte de la trop directe promiscuité du bronze et de la maçonnerie dont l'effet désastreux nuit à beaucoup de compositions.

A gauche et à droite de ce motif sur les faces latérales sont déposées deux plaques de marbres formant panneaux et sur lesquelles seraient gravés les principaux exploits de la vie de Champlain.

La face postérieure purement architecturale, complète sobrement l'ensemble de ce monument.

Ignorant de quels matériaux, ils pourraient disposer dans le pays et comptant sur la presque certitude d'y rencontrer les mêmes commodités qu'en Europe, les soussignés espèrent pouvoir employer pour la construction de ce monument une roche similaire du granit dit de Belgique, roche calcaire qui, à Paris, est beaucoup employée dans les monuments et dans les chapelles funéraires.

À défaut de ce granit, on pourrait peut-être employer le granit bleu, la roche dure No. 1, roche similaire de la pierre de Villebois, ou encore le marbre gris de Pays. Le tout formant revêtement sur une cor-laise meulière montée sur un lit de béton descendant jusqu'au bon sol.

Le monument serait surélevé de plusieurs marches formant plateforme également construits en granit et suivant la disposition de la place adoptée, une balustrade et quelques lampadaires pourraient être prévus dans la composition.

L'ensemble du monument atteindrait quinze mètres ; la maquette qui en donne les proportions est exécutée avec hauteur.

Les plans, coupes, élévation sont au 1/25 de l'exécution, le rendu à l'aquarelle donne un aperçu de la coloration et des rapports d'assimilation du marbre et du granit.

Une figure humaine placée sur la maquette et sur les dessins permettrait aux membres du jury n'ayant pas une grande habitude des représentations architectu-

rales de se rendre bien compte du monumentale de la composition.

Ce projet, très bien conçu, a été adopté à l'unanimité, et le public a endossé ce jugement.

Notre ami, L.-P. Hébert, a eu un projet classé numéro 2, mais les lauriers qu'il a déjà conquis le consoleraient facilement d'avoir manqué un triomphe de plus. Hébert a exposé une fort bonne maquette, dont voici le sujet :

Homme de pensée et d'action, Champlain a la main gauche sur son épée, tandis que la droite repose sur ses mémoires et ses ordonnances. Son attitude est virile et réfléchie.

Dans les accessoires, il n'a pas cru devoir multiplier les détails au dépens de la sobriété harmonieuse de l'ensemble. Il s'est contenté de résumer l'idée générale du sujet par deux groupes allégoriques symbolisant les trois grands facteurs qui ont présidé à la fondation de la colonie : la Croix, l'Épée et la Charrue.

La ville de Québec, en premier plan, avec son écusson, sa devise et son glaive, flanquée de deux person-nages représentant l'armée et la marine réunies sous le drapeau commun, pendant que l'Aborigène s'étonne devant cette triple manifestation des nouvelles destinées de son pays.

Conquête du sol par la Foi et le Travail. On y voit le premier temple au vrai Dieu, élevé par la piété traditionnelle de nos ancêtres, qui protège de son ombre la civilisation nouvelle, dans la personne de deux jeunes gens, les yeux tournés vers l'avenir, et d'un labourer achevant de lier sa première gerbe.

Sur le chapiteau, dans le bouclier de face : le Coq gaulois, emblème de la Vigilance.

Dans l'autre, le castor national, symbole de la Patience et du Labeur industriel.

Par-ci, par-là, des feuilles d'érable.

Le monument Champlain sera certainement le plus beau du Canada.

\*\* On discutait, l'autre soir, de choses et autres et, de fil en aiguille, on en était arrivé à parler, non de la fin du monde, qui préoccupe en ce moment certaines personnes, mais bien du commencement, c'est-à-dire de la langue que parlait Adam, père commun, des monarchistes, des républicains, des bleus, des rouges et des castors à deux pieds.

Et nous avons cherché, compulsé des ouvrages qui n'ont pas réglé la question, mais qui nous ont éclairés un peu.

Deux camps sont bien distincts : dans l'un, on soutient que le langage est d'origine humaine, dans l'autre, qui est le camp chrétien, on admet qu'il est d'origine divine.

Ne nous occupons que de celui-ci.

L'homme a entendu Dieu lui parler (je cite l'opinion admise), et, illusionné soudain et aidé du secours d'en haut, il a connu le langage et répondu à son créateur. En effet, si l'homme n'a pas reçu le langage de Dieu, s'il a parlé seulement parce que le langage lui était naturel, comme résultat de son organisation, il s'en suit rigoureusement qu'il ne pouvait y avoir sur la terre diversité dans les langues, car tous les sons, tous les cris d'êtres vivants qui sont dans la nature de ces êtres ont toujours été et seront toujours identiquement les mêmes ; la nature, dans la même circonstance, et avec les mêmes causes, produit certainement les mêmes effets.

On pourrait ici demander si le langage primitif, qui fut donné à Adam, s'est perpétué chez quelques nations ou s'il s'est perdu à Babel, dans les divers dialectes qui résultèrent de la confusion du langage. L'Écriture dit que "le nom qu'Adam donna à chacun des animaux est son nom véritable." Comme certainement Moïse, par ces noms qu'il dit être les vrais noms des animaux, entend les noms hébreux qu'il rapporte, on a inféré de là que la langue que le premier homme parlait était l'hébreu.

On trouve, en effet, dans cette langue, une conformité merveilleuse entre la nature des animaux et les noms qu'ils portent ; c'est ce que les savants font voir par une infinité d'étymologies. On ajoute que l'hébreu est la plus simple de toutes les langues et celle qui pa-

rait avoir é  
langues d'  
langues.

Voilà do  
mais elle n  
libre de la

La ques  
cru devoir

\* \* Les  
à une am

session d'u

d'une licen

La cond

Cependa

jamais les

de leur fab

à la prépar

merie.

Et main

venu est se

ne plus di

fabriquer

avoir pris

Si étran

raison d'ê

celle de la

Nul n'ig

des produ

s'en trou

tous les pa

Pourqu

Je sais b

lateurs d'

sité de co

patentés,

moins de f

rantie de f

C'est un

La mor

jeunes fleu

calice.

A cent o

font s

fait que p

temps d'e

tendaient

à jeter sur

deste fleur

troubler m

Des éle

plein, l'écl

chambrett

son pieux

sères, mes

Je ne m

pal, ni d

trouve, là

rire, je m

journalist

lommies, j

ont répan

si extraor

s'ils étaie

Quand

prostituer

ser à jeter

nètes gen

blagues—

nourrisse

En voic

Dans c

ontre l'a

ait avoir été la source commune, non-seulement des langues d'Orient, mais encore de toutes les autres langues.

Voilà donc la conclusion à laquelle on en est arrivé, mais elle n'est peut-être pas sans appel et chacun est libre de la discuter.

La question vient si souvent sur le tapis que j'ai cru devoir vous citer l'opinion généralement admise.

\*.\* Les Pères Trappistes d'Oka ont été condamnés à une amende de \$500 pour avoir été trouvés en possession d'un appareil à distiller, sans s'être munis d'une licence.

La condamnation est juste et conforme à la loi.

Cependant, contrairement à ce qu'a dit le *Witness*, jamais les Pères d'Oka n'ont vendu d'alcool provenant de leur fabrication et ce qu'ils en produisaient servait à la préparation de remèdes employés dans leur infirmerie.

Et maintenant que l'amende a été payée, que le Revenu est satisfait, loin de conseiller aux Trappistes de ne plus distiller, je leur demanderai, au contraire, de fabriquer des alcools autant qu'ils le pourront, après avoir pris une licence à cet effet, bien entendu.

Si étrange que puisse paraître cette idée, elle a sa raison d'être, raison bien simple qui n'est autre que celle de la santé publique.

Nul n'ignore que les Religieux de France fabriquent des produits alcooliques de premier ordre et que l'on s'en trouve tellement bien, qu'on les consomme dans tous les pays, sous toutes les latitudes.

Pourquoi ne pas faire la même chose ici ?

Je sais bien que cela ne ferait pas l'affaire des distillateurs d'Ontario, mais je ne vois pas du tout la nécessité de contribuer à la fortune de ces empoisonneurs patentés, quand on pourrait faire mieux qu'eux, à moins de frais peut-être et, à coup sûr, avec une garantie de fabrication indiscutable.

C'est une question ou plutôt une affaire à étudier.

*Lein Leduc*

## PETITES NOUVELLES

La mort vient de cueillir, dans ma famille, deux jeunes fleurs qui ouvraient à peine au soleil leur frais calice.

A cent cinquante milles l'une de l'autre, deux mères pleurent sur le blanc tombeau de chérubins qui n'ont fait que poser le bout de leurs pieds sur la terre—le temps d'envoyer un sourire, une caresse à ceux qui tendaient les bras pour les retenir—et je me disposais à jeter sur ces berceaux vides un souvenir, une modeste fleur, lorsqu'une clameur est venue, tout à coup troubler ma méditation.

Des élections municipales, qui étaient dans leur plein, l'écho a retenti jusque dans le silence de ma chambrette, et ma pensée inconstante, abandonnant son pieux pèlerinage, s'est tournée vers d'autres mères, mesquines celles-là, et sans compensation.

Je ne m'occupe ordinairement ni du conseil municipal, ni de la politique, mais seulement, quand je trouve, là comme ailleurs, quelque chose qui prête à rire, je m'en amuse ; de même que quand je vois un journaliste se faire marchand de mensonges et de calomnies, je me sens profondément triste. Il en est qui ont répandu, pendant la dernière lutte, une quantité si extraordinaire de bave, que c'était à se demander s'ils étaient enrégés.

Quand on a du talent, c'est vraiment dommage de le prostituer, et quand on n'en a pas, à quoi bon s'amuser à jeter sottement des injures à la figure des honnêtes gens ? ce serait assez déjà de s'en tenir aux blagues—parfois colossales—dont certains journaux nourrissent quotidiennement leurs lecteurs.

En voici un exemple tout récent encore.

Dans certain quartier deux citoyens luttèrent l'un contre l'autre pour les honneurs de l'échevinat.

L'un d'eux, brave homme, complètement illettré avait reçus les services d'un journal présentement bleu... rouge, je ne saurais dire, n'étant pas au courant des probabilités de la politique.

Encouragé par son ami le journaliste, notre échevin futur *passé*, pour la première fois de sa vie, escalada l'estrade. Il déclara avec une timidité de débutant et une modestie bien grande qu'il était sans aucune instruction et n'entendait rien aux affaires municipales ; mais il était, cependant, plein de bonne volonté et tout disposé à travailler toujours pour les *bonnes mesures*...

Et le lendemain la feuille au vent dont il payait bien la prose consacrait une demi colonne à vanter ce beau talent d'élocution et cette profonde connaissance des affaires municipales qui avaient fait l'admiration des auditeurs.

\* \* \*

Une petite histoire qui m'a été remise en mémoire dernièrement par la galanterie douteuse d'un jeune disciple d'Esculape. Elle est quelque peu vieillotte mais tout à fait à la mode.

Un fat et un jeune poète de talent étant un jour en présence, le premier dit au dernier :

—Vous avez beaucoup d'esprit, quel dommage que vous ne soyez pas un savant !

Et le nourrisson des muses de lui répondre :

—Vous êtes très savant, quel dommage que vous n'ayez pas d'esprit !

Ainsi qu'une goutte d'eau peut faire parfois rêver de l'océan, cette historiette me plonge en de sérieuses réflexions sur le nombre alarmant des têtes qui promènent des cervelles vides par tout l'univers.

La bêtise est chose si répandue que la science devrait peut-être s'en occuper. Celui qui lui découvrirait un antidote aurait, plus que tout autre, mérité de l'humanité.

Devant le mérite je m'incline, moi, jusque dans la poussière, de même qu'en face de la pédanterie, je me hisse sur la pointe des pieds que je voudrais à ces heures—à ces heures là seulement—avoir longs comme le bras, afin de laisser tomber de plus haut mon mépris.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, et je sens les idées se bousculer dans mon esprit ; mais, décidément, aujourd'hui, j'ai l'humeur à broyer du noir ; je m'arrête donc, car, pour peu que je continue, je vais devenir méchante. Au revoir.

*Aimée Patrie*

## NOS GRAVURES

### ARRESTATION DE LOUIS XVI ET DE MARIE-ANTOINETTE

C'est une intéressante traduction de l'une des scènes les plus émouvantes de l'histoire de France, que nous donne M. Georges Roussin, et sa composition peut se passer de tout commentaire.

Néanmoins, il faut louer l'entente de la composition, le soin des détails et la vérité des attitudes qui prêtent à ce tableau un caractère de sincérité très rare et très appréciable.

### LE SULTAN A YILDIZ-KIOSK

Les troubles d'Arménie, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, prennent à peine fin. Voici, à ce propos, un curieux portrait du sultan Abdul Hamid faisant une promenade à cheval dans le parc d'Yildiz-Kiosk.

Abdul-Hamid est monté sur le trône en 1876, succédant à son frère aîné Mourad V, déposé après trois mois de règne, sous prétexte de folie et qui vit, séparé du monde, dans un faubourg de Constantinople. Pendant son règne, le sultan a eu la tristesse de voir son empire d'Europe démembré à la suite de la guerre russo-turque et du traité de San-Stéfano. Les événements des derniers mois ne sont guère faits pour le rassurer sur la destinée de ses peuples.

Yildiz-Kiosk, où se trouve Abdul-Hamid depuis les troubles, est un palais situé dans un des faubourgs de la capitale. Si l'édifice est sans valeur architecturale, le parc, magnifique, cache sous ses ombrages séculaires une vingtaine de pavillons écartés où le souverain passe ses nuits, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre, de façon à déjouer les complots qui pourraient être tramés contre lui.

### ROENTGEN ET CROOKES

Nous donnons, aujourd'hui, les portraits de deux hommes dont on a beaucoup parlé depuis quelques semaines : les deux découvreurs du merveilleux système nouveau de photographie par les rayons X ou rayons cathodiques, MM. Crookes et Roentgen.

William-Conrad Roentgen naquit en Hollande, en 1845. Il gradua à l'université de Zurich et prit ses degrés de docteur à l'âge de vingt-cinq ans. En 1875, il occupait la chaire de mathématiques et de physique, à l'Académie agricole de Hohenheim, royaume de Wurtemberg. En 1879, il était professeur et directeur à l'université et l'institut de physique de l'antique ville de Giessen, cité déjà illustrée par les travaux mémorables de Liebig.

En 1888, Roentgen rentra au collège de Würzburg, où il avait déjà passé, en 1873, et où il est encore aujourd'hui professeur.

Depuis 1873, Roentgen publie des travaux scientifiques sur toutes sortes de sujets, jusqu'à sa récente découverte, qui va immortaliser son nom.

Crookes est l'inventeur du tube d'expérimentation au moyen duquel Roentgen vient d'assurer le succès de son admirable système de photographie.

William Crookes naquit à Londres en 1832. Dès sa jeunesse il se voua à l'art photographique. Ayant fait son cours au Collège Royal de Chimie, il en sortit à l'âge de dix-sept ans, chargé d'honneurs. Sa carrière fut rapide. A vingt-deux ans il était nommé surintendant du département météorologique, à l'observatoire Radcliff d'Oxford.

En 1859, il fonda le journal *Chemical News* et cinq ans après passait rédacteur du *Quarterly Journal of Science*.

Le professeur Crookes eut toujours un goût prononcé pour les recherches originales. C'est lui qui, en 1861, découvrit le nouvel élément métallique thallium. Cela lui valut la qualité de sociétaire de la Société Royale. En 1877, élu membre actif de cette association, il y lut un travail où il déclarait "qu'il avait réussi à obtenir le vide presque parfait, c'est-à-dire à une pression de 0.4 millionième d'atmosphère seulement." Il s'en suivit des résultats étonnants. On constata que dans un vide si complet les gaz se métamorphosent en *matière rayonnante*. La lampe électrique incandescente naquit de là.

On assure que la maison du professeur Crookes fut la première à être éclairée à l'électricité, en 1881.

En 1880 l'Académie française des sciences décernait à Crookes un prix de trois mille francs.

En 1888, la Société des Arts et la Société Royale lui accordaient des médailles : l'une pour ses perfectionnements de l'instrument destiné à produire le vide parfait et son invention du radiomètre ; l'autre pour ses recherches sur la métamorphose des substances sous l'influence de la décharge électrique dans le vide parfait.

Le professeur Crookes ne doit pas à son seul génie le succès de ses recherches. Il en est redevable autant, pour le moins, à son travail persévérant conduit avec logique. Il possède cette capacité invincible de labeur, indispensable au génie pour produire des résultats appréciables et durables.

Les hommes ne sont que des vers ; mais des vers nés pour former le papillon angélique, qui déploie radieusement ses ailes à la lumière.— DANTE.

Jésus-Christ a révélé les trois grandes faiblesses de l'humanité : la faiblesse de l'âge, la faiblesse du sexe, la faiblesse de la condition ; c'est-à-dire l'enfant, la femme et le pauvre.—CARDINAL ALMONDA.

## NOUVELLE CANADIENNE

XIV

LE MÉNAGE PIRRETON

## Les Aventures de Nicolas Martin

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

XIII

RETOUR A LA CHESNAYE

D'Iberville avait emporté dans les flancs de ses navires, toutes les pelleteries et munitions, etc., trouvées dans les forts anglais qu'il avait pris.

Il jeta l'ancre dans le havre de Québec au milieu de novembre.

Après avoir débarqué ses cargaisons, il s'occupa de placer ses vaisseaux en de bons quartiers pour l'hiver, puis, il congédia ses équipages, en leur promettant d'émouvantes aventures s'ils le suivaient encore en 1688.

Alphonse, aussitôt qu'il eut sa liberté, partit pour La Chesnaye. Il avait hâte de revoir ses parents.

Malgré ses vives instances pour se faire accompagner de Nicolas, ce dernier préféra demeurer à Québec.

Quelques jours après son arrivée avec d'Iberville il avait reconnu dans la basse-ville une connaissance de La Chesnaye.

Il apprit incontinent toutes les petites nouvelles du village, et celle qui le toucha le plus fut le mariage de Geneviève et de Pierre.

C'était pour cela qu'il n'avait pas voulu suivre son ami à La Chesnaye. Il ne pouvait se faire à l'idée de revoir Geneviève heureuse avec son ancien rival. Il ne pouvait la revoir et songer que désormais elle était perdue pour lui.

Après quelques jours à Québec, passés dans l'oisiveté, Nicolas trouvant la vie ennuyante partit pour la ville de Maisonneuve. Là, il pourrait peut-être se joindre à des chasseurs pour faire le coup de fusil dans l'Ouest contre les animaux à fourrure, et ne revenir qu'au printemps assez tôt pour reprendre sa place sur le navire d'Iberville.

Il partit donc de Québec pour donner suite à son projet.

C'était dans la première quinzaine de décembre.

Déjà, l'hiver s'annonçait pleinement. Il y avait assez de neige pour permettre l'usage de traîneaux sur les grandes routes et de raquettes dans les bois.

Le trajet s'accomplissait sans encombre, et ce fut le cœur ému, que Nicolas vit approcher l'heure où il traverserait La Chesnaye.

Arrêterait-il chez son ami ou chez son ancien patron ? Ou bien, irait-il tout droit devant lui jusqu'à Ville-Marie ?

Il était indécis.

Il lui sembla qu'il ferait bon d'arrêter chez ces braves personnes, ne fût-ce que pour la nuit. Sept à huit milles le séparaient encore de La Chesnaye.

Il pouvait être environ huit heures et demie. En pressant le pas, ce serait donc vers dix heures et demie qu'il frapperait chez ces amis.

Quand il ne fut plus qu'à un mille peut-être du village, il lui sembla entendre un cri vers la droite.

Afin d'arriver plus tôt, il avait pris un chemin plus court et traversé un petit bois à l'est du village.

Il s'arrêta et écouta ; son oreille ne l'avait pas trompé. Il perçut bien une fois encore un appel désespéré : " Au secours ! "

Il s'élança tout de suite dans la direction d'où partait ce cri.

Une course d'une minute l'amena au bord du bois que longeait le grand chemin public.

Il dominait alors la route qui s'allongeait à une douzaine de pieds plus bas.

Il fut témoin de la dernière péripétie d'un drame affreux.

La fête des Rois de 1686, chez M. Levert, avait été interrompue comme les autres veillées à La Chesnaye, par l'attaque d'une bande d'Iroquois.

Et comme Nicolas s'en alla à Ville-Marie, le lendemain, Geneviève ne put le relever de la mauvaise impression qu'il emportait d'elle. Elle lui eut facilement fait comprendre la supercherie de sa mère et la fausseté des paroles de Pierre, lorsqu'il se targuait devant Nicolas d'avoir reçu de la jeune fille la ceinture fléchée qu'elle avait préparée pour ce dernier.

Geneviève espérait revoir Nicolas le lendemain, mais lorsqu'elle apprit son départ elle en fut choquée.

Elle bouda un certain temps, et repoussa Pierre rudement, quand il se présenta devant elle.

Mais il n'était pas homme facile à décourager.

Il persista, et avec le concours de la bonne femme Levert, les scrupules, les refus de Geneviève tombèrent lentement, un à un.



NICOLAS S'ARRÊTE ET PRÊTE L'OREILLE  
Page 684, col. 1

Un jour d'octobre 1686, jour de marché, Pirrétou fut témoin de la rentrée à Ville-Marie du chevalier de Troye et d'une quarantaine d'hommes revenus de la Baie d'Hudson. Nicolas et Alphonse n'étaient point du nombre. Pierre, en constatant ce fait, conçut un projet qu'il mit bientôt à exécution.

Il avait reconnu dans le parti canadien une ancienne connaissance. S'approchant du gaillard et lui serrant la main, il lui dit qu'il aimerait beaucoup à le voir chez l'aubergiste du Broc d'Argent, le même soir.

On viderait quelques bouteilles de vin, et les aventures de voyage racontées, Pierre aurait peut-être à proposer une bonne affaire.

Le soir venu, les deux amis se retrouvèrent chez maître Petit et s'entendirent très bien.

Deux jours plus tard, l'ami de Pierre, qui se nommait Jean Trémau, se présenta à La Chesnaye, chez M. Levert, demanda Geneviève et lui apprit le trépas glorieux de Nicolas, en combattant dans la Baie du Nord.

Nicolas l'avait chargé de dire à Geneviève qu'il l'aimait toujours, et qu'il mourait en pensant à elle.

Pauvre fillette, comme cette nouvelle lui fit saigner le cœur, et quand le sinistre messenger fut sorti, comme elle pleura amèrement celui qu'elle avait aimé. Comme elle regrettait alors ses petites coquetteries, qui étaient cause de tout ce malheur, hélas ! irréparable, maintenant.

Mais tout passe, et avec le cours des jours, s'adoucissait son chagrin, sa douleur.

Enfin, lassé des obsessions de sa mère à l'égard du plus riche parti de La Chesnaye, un si bon garçon, sobre, rangé, et ci, et ça, patati, patata, que Geneviève, pour avoir la paix, se rendit et acquiesça à la demande de Pierre.

On en voyait bien d'autres, aussi, qui se mariaient sans que l'amour fût le motif de leur union, mais qui, cependant, n'en étaient pas moins heureuses pour ça.

Les épousailles se firent dans la dernière semaine précédant l'Avent, vers la fin de novembre.

Une fois marié, Pierre pensait que, à force d'attentions, de galanteries, il pourrait arriver à occuper seul le cœur de sa femme, que le souvenir ou l'affection qu'elle gardait envers Nicolas disparaîtrait.

Mais en cela ses calculs furent faux. Il remarquait parfois un air songeur sur la physionomie de Geneviève.

Qu'arriverait-il si Nicolas revenait et que ses machinations avec Trémau fussent découvertes ? La brouille dans le ménage, très certainement.

Et, intérieurement, il en rageait.

— Ah ! qu'il revienne celui-là, se disait-il, qu'il revienne ! Et s'il est cause de trouble entre ma femme et moi, gare à lui !

Un an se passa et rien de fâcheux ou de nouveau ne vint agiter la tranquillité du village.

Si ce n'est qu'en septembre 1687 un petit être fit entendre ses vagissements sous le toit de Pirrétou.

XV

LES LOUPS

Décembre avait encore une fois étendu sur la terre son manteau d'hermine, si vieux, mais toujours si blanc.

C'était l'époque où le cultivateur se donne le plus de plaisir.

Soirées ici, veillées là, danse ailleurs, des bis, des épluchettes de maïs, sans parler de soupers ou festins copieux.

Charles Lanoue, qui demeurait à l'est du village, sur le chemin de Québec, donnait une veillée le 13 décembre, à laquelle Pierre et Geneviève étaient conviés.

L'invitation avait été acceptée, et, le soir en question, ces deux personnages étaient les hôtes de Lanoue.

Le chant avait été la première partie du programme de la soirée. Vinrent ensuite les jeux innocents. Après, la danse aurait son tour, et enfin, un repas succulent, vrai frotot, couronnerait le tout.

Mais Geneviève n'avait pu rester jusqu'à la fin. Elle s'était soudainement sentie indisposée. Son indisposition, son malaise au lieu de se passer, augmentant, il avait fallu partir.

Ceci avait contrarié Pierre. On s'amusait si bien, et partir quand la gaieté commençait, car le coucou, sur la cheminée de Lanoue, ne marquait que dix heures et cinq minutes.

Tout en maugréant un peu, Pirrétou alla atteler son cheval, qu'il amena devant la maison. Puis, Geneviève et le poupon s'installèrent dans le traîneau, car on avait amené l'enfant chez Lanoue.

En faisant claquer son fouet, Pierre enleva son cheval, et le traîneau glissa rapidement dans les ténèbres du soir.

Regis Roy

(Lx fin au prochain numéro)

## LA PREMIÈRE COMMUNION

*Au petit Aimé Lalonde, en souvenir.*

L'aube enfin blanchissait le ciel d'un jour si beau !  
Le soleil radieux se jouait sur ma tête,  
Quand je me revêtais de mon habit nouveau  
Pour cette grande fête.

Joyeux, je cheminai, sentant battre mon cœur,  
Que je souhaitais être un palais de dorures,  
Oh seraient répandus des vases pleins d'odeur  
Sur les riches parures.

Décoré de bouquets gracieux, enivrants,  
Le temple éblouissait par ses jets de lumière,  
Et l'orgue préludait avec des sons charmants,  
Doux comme une prière.

Pompeusement vêtu, le ministre pieux  
Montait au saint autel pour réciter l'office ;  
En même temps des voix s'élevaient jusqu'aux cieux,  
D'où coule tout délice....

Déjà, je crois entendre un appel de Jésus :  
Voici donc le moment le plus beau de ma vie  
Mon insigne bonheur donne aux anges émus  
Une bien juste envie.

Au céleste banquet où je suis invité,  
Je me rends, recueilli, pour y prendre ma place.  
De m'asseoir au festin d'amour, de charité,  
Dieu m'accorde la grâce.

O suave faveur ! mon Sauveur et mon Roi,  
Le Maître tout puissant du ciel et de la terre,  
Devient ma nourriture et se repose en moi.  
O sublime mystère !

Ainsi que dit saint Paul : ce n'est plus moi qui vis,  
Mais vous, mon bien-aimé, qui vivez en mon âme.  
Qui versez un rayon de votre paradis,  
Dans mon cœur qui s'enflamme.

Saisi d'étonnement, pour vous remercier,  
J'unis mon humble voix à celle des saints anges ;  
Pour un si grand bienfait que l'univers entier  
Entonne des louanges !

De cet instant béni, Seigneur, je suis à vous,  
Sincèrement j'en fais la promesse formelle ;  
Qu'à jamais votre Mère, en son cœur tendre et doux,  
Garde mon âme telle.

Puisse ce précieux et puissant souvenir,  
Avec soin, dissiper loin de moi les nuages,  
Et jusqu'au port guider ma barque, à l'avenir,  
M'évitant les naufrages !

AUGUSTIN LELLIS.

## UN HOMME HEUREUX



OUS mes fenêtres, un aveugle passe quotidiennement, matin et soir.

C'est un mendiant de soixante-cinq ans, fort, plein de santé, avec une grande barbe blanche, touffue et majestueuse.

Il n'a pas l'air minable ; son dos se courbe à peine. Il est habillé d'un pantalon et d'une blouse rapiécés mais propres. J'ignore s'il a des cheveux, car sous son chapeau de feutre, un foulard rouge lui enserre la tête. Il porte en bandoulière, attaché à une courroie, un vieux sac de toile dans lequel il introduit le pain et les défrôques qu'on lui donne.

Pour le conduire, il n'a ni enfant ni chien, mais un simple bâton qu'il balance doucement devant lui, et qui semble flairer les objets.

Il m'est arrivé de guetter le brave homme, me figurant qu'il allait renverser les chaises des cafés, heurter les reverbères, choir en des tranchées barrant sa route. Pas du tout !

Juste à temps, le bâton l'avertit, remplissant l'office de pied ou de main, tâtant le sol, palpant les murs. L'aveugle, prudent, l'oreille au guet, contourne les obstacles, effleure les passants, marche sans hâte et sans gêne. Et

notez qu'il vient du Grand-Montrouge et qu'il va dans Paris, je ne sais où.

Quand il doit traverser une rue, il s'arrête une minute au bord du trottoir, puis écoute le bruit des voitures ; et, au moment précis où la chaussée est libre, il file de l'autre côté.

Je l'ai vu maintes fois, sans l'aide de personne, entrer dans les boutiques pour acheter des provisions.

J'étais curieux de connaître le mode d'existence de ce mendiant.

Un dimanche, c'était un jour d'élections, je l'aperçus à Montrouge, assis sur un banc de pierre, adossé à un mur bariolé de professions de foi, des affiches rouges, jaunes ou vertes.

Je jetai dans son chapeau une pièce blanche qu'il retourna entre ses doigts d'un air enchanté. Il se confondit en remerciements, me souhaita toutes sortes de bonheurs et m'offrit des "bonne aventure".

Pour entamer la conversation, je lui dis que je le connaissais depuis plusieurs années et que j'étais émerveillé de l'assurance avec laquelle il se guidait seul dans Paris.

—C'est l'habitude, mon bon monsieur, me répondit-il ; j'ai le plan de mon chemin dans la tête ; je compte les rues, j'établis des points de repère et j'arrive à me rendre où je veux aller tout aussi bien que vous.

—Il y a longtemps que vous êtes aveugle ? demandai-je.

—Depuis l'âge de seize ans, des suites d'une mauvaise fièvre.

Alors il me raconta sa vie, dans un langage usé et correct, se livra un peu à moi comme à un protecteur. Il parlait lentement, sans gestes, toujours dans la même attitude humble et patiente, les mains jointes dans son chapeau posé sur ses genoux. Sa tête inclinée, légèrement sur sa poitrine, à chacune de mes questions se tournant vers moi ; et j'entrevois ses yeux morts, ses prunelles ternes comme du verre dépoli, où le regard s'était figé à jamais.

—Ah ! c'est dur, pour commencer, de ne plus voir clair ! m'expliqua-t-il. J'ai cru que j'en deviendrais fou ! cette nuit continuelle vous énerve ; on essaie d'ouvrir les paupières toutes grandes, avec l'espoir de percer les ténèbres. On a peur ; on se croit toujours seul ; on a besoin de causer, d'entendre du bruit autour de soi. Mais à la longue, on se rassure, on s'y fait.

—Vous avez eu recours tout de suite à la charité publique ?

—Mais oui, monsieur, que voulez-vous, il le fallait bien ! Ma mère était veuve et pauvre ; c'était le seul métier qui me convenait. Elle me menait, chaque matin, sous une porte cochère, le dimanche sur les marches d'une église, avec mon déjeuner dans une besace. Je restais là, assis sur un pliant, la journée entière, tendant ma casquette. Ah ! j'en ai passé comme ça des années et des années, dans les courants d'air, sous les égouttures des toits, au soleil et à la poussière ! Eh bien, vous voyez, je ne m'en porte pas plus mal aujourd'hui !

—Vous vivez seul ? lui dis-je.

—Non, mon bon monsieur, j'ai encore ma femme.

—Votre femme ! fis-je, très surpris, vous êtes donc marié !

—Oui, dit-il en souriant dans sa barbe, et amusé de mon étonnement.

Il me conta son mariage : une véritable idylle. En parlant, sa figure se colorait, s'animaient au souvenir du passé ; et le vieux mendiant devenait un peu moins humble, un peu plus comme tout le monde.

Il poursuivit :

—Je me suis marié à vingt-cinq ans. Ma bonne mère venait de mourir ; elle m'affectionnait tellement qu'elle ne voulait jamais me laisser sortir seul. Avant de trépasser, elle

m'avait recommandé à une voisine qui était son amie, la suppliant de me prendre en pension. On conclut un arrangement, et la fille de cette femme, une enfant de dix-sept ans, nommé Henriette, fut chargée de m'accompagner matin et soir. Elle s'intéressait beaucoup à moi, cette chère petite, et, soit par pitié, soit pour toute autre cause, je lui plus.

Ici, l'aveugle, d'un petit air gaillard, ouvrit une parenthèse :

—Faut vous dire, mon charitable monsieur, que je n'étais pas trop mal dans ma jeunesse, malgré mon infirmité. On prétendait même que j'étais assez beau garçon ; et coquet, avec ça, fallait voir.

Puis sur un ton empreint d'un certain lyrisme inconscient, il continua :

—Moi, la voix d'Henriette m'a tout de suite charmé comme une belle musique. Quand, à la nuit tombante, elle arrivait pour me ramener à la maison, je reconnaissais son pas à plus de cinquante mètres. Nous nous en retournions lentement pour causer ensemble plus longtemps ; son cœur réchauffait mon bras. En chemin, je la questionnais sur la couleur de ses cheveux, sur le ton de ses joues, sur la forme de son visage, et petit à petit, je composais son portrait dans mon esprit, pour la contempler à ma guise, pour la regarder en moi comme avec des yeux. Un soir, en passant sous les arbres, je pressais ses doigts dans ma main, je mis sur mes lèvres le bout de ses ongles et je lui dis combien je l'aimais. Six mois après, sa mère voulut bien nous marier.

Il resta rêveur quelques secondes, puis, pour cacher une pointe d'émotion, il reprit d'une voix dégagée :

—Dame ! c'est que j'empoçais déjà de bonnes recettes, savez-vous ! j'avais des économies et une clientèle excellente. Ça valait un dot et un métier, ça.

—Que faisait votre femme ? lui demandai-je.

—Elle cousait, monsieur, chez l'un, chez l'autre ! Alors je n'ai plus voulu qu'elle perde son temps à venir me chercher ; je connaissais suffisamment mon chemin.

—Vous avez des enfants ?

—Oui, monsieur, trois : un garçon, qui est sergent au 165<sup>e</sup> de ligne, et deux filles ; l'une est mariée à un serrurier, l'autre travaille avec sa mère. Nous vivons tranquillement. Après le diner, on me lit mon journal ou des livres, ou bien nous jouons aux dominos, et ce qu'ils sont furieux quand je les gagne ! J'ai aussi des voisins qui viennent me voir ; nous causons politique. Tenez, aujourd'hui, j'ai voté ; savez-vous pour qui ? pour celui-là.

Il allongea le bras, et ses doigts tâtèrent sur le mur l'affiche collée à côté de lui.

Il allait parler politique, m'expliquer ses opinions, mais je l'interrompis :

—En somme, vous êtes heureux ?

—Très heureux, mon bon monsieur ; je n'ai pas à me plaindre de l'existence ; j'ai une femme honnête et courageuse ; jamais un mot plus haut que l'autre entre nous.

—Mais ce doit être fatigant, dis-je encore, de mendier à votre âge ?

—Non, monsieur, j'y suis accoutumé, me répondit-il. D'abord je ne pourrais pas rester à ne rien faire.

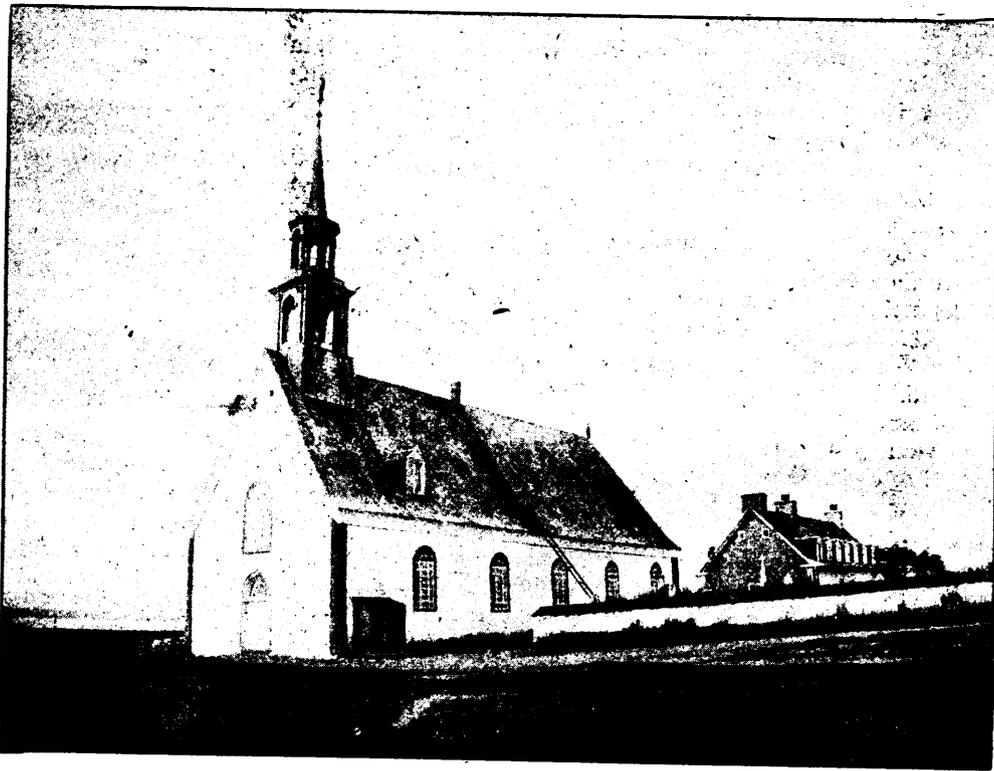
Et, se penchant un peu vers moi, il ajouta, plus bas :

—Et puis, j'ai encore une fille à marier, faut la doter comme l'autre, n'est-ce pas ?...

Maintenant, lorsque je le rencontre, nous bavardons et je lui remets quelque chose pour la dot de sa demoiselle...

Je ne serais pas étonné qu'un de ces jours il me demande d'être son premier témoin.

HENRI MALIN.



EGLISE DE SAINT-VALIER, P.Q.—Photographie T. Lebel

### ST-PHILIPPE et ST-JACQUES DE ST-VALIER

(Voir gravure)

Le 29 octobre 1672, l'intendant Talon concédait à Olivier Morel de la Durantaye, capitaine au régiment de Carignan, une étendue de terre de deux lieues de front sur autant de profondeur, à prendre sur le fleuve Saint-Laurent, "d'un côté à demi arpent au-delà du saut qui est sur la terre du sieur des Islets (Beaumont), et de l'autre le canal Bellechasse."

Le 1er mai 1693, le seigneur Morel de la Durantaye obtint de Frontenac et de l'intendant Hocquart une nouvelle concession en arrière de sa seigneurie. Son domaine se trouva borné d'un côté à Beaumont et de l'autre à Berthier.

Au commencement du dix-huitième siècle, Mgr de Saint-Valier acheta pour la somme de 30,000 livres, de Louis-Joseph Morel de la Durantaye, la moitié du fief concédé à son père en 1672 et en 1696. C'est à cette époque que ce nouveau domaine donné en pur don aux religieuses de l'Hôpital-Général de Québec prit le nom de Saint-Valier.

Vers 1713, la première chapelle de Saint-Valier, une petite construction en bois de bien modeste apparence, fut élevée à peu près au milieu de la terre qui sépare aujourd'hui Saint-Michel de Saint-Valier. Elle servit pendant quelques années pour tous les habitants établis entre Beaumont et Berthier.

Le 3 mars 1722, Saint-Valier fut érigée canoniquement en paroisse sous le patronage de saint Philippe et de saint Jacques.

C'est vers la fin du dix-huitième siècle que l'église actuelle fut construite.

Les curés de Saint-Valier ont été MM. Michel-Claude Poulin de Courval, 1713 ; Joseph Voyer, 1716 ; Pierre Leclair, 1722 ; Thomas Blondeau, 1762 ; Charles Garault Saint-Onge, 1770 ; Jean-Marie Vézina, 1794 ; Urbain Orfroy, 1819 ; Jean-Baptiste Perras, 1846 ; François Morin, 1847 ; Prisque Gariépy, 1848 ; Narcisse Beaubien, 1849 ; Louis-Antoine Proulx, 1854 ; J.-A. Rainville, curé actuel.

*Pierre-Georges Roy*

Qu'y a-t-il de plus fort chez l'homme ?—L'instinct de la conservation.

Qu'y a-t-il de plus fort chez la femme ?—L'instinct de la conversation.

### CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

L'état du Wisconsin a fait cadeau au capitol des Etats-Unis d'une statue du découvreur de son territoire, le R.P. Marquette. On procède actuellement à l'installer. L'intrépide fils de Loyala a été représenté par le sculpteur Trentenove, tenant à la main la carte géographique du Wisconsin.

\* \*

Les fusils des Choans, dont les troupes du général italien Baratieri viennent d'essayer le feu, sont précisément les Remington des anciens zouaves pontificaux qui furent vendus, en 1872, aux Abyssiniens. Détail curieux : sur ces armes, par lesquelles ont été battus les Italiens, figurent encore la tiare et les clefs du Pape-Roi...

Sous le titre *Germanisation and Americanisation Compared*, un de nos compatriotes canadiens-français, M. Chs Saint-Laurent, vient de publier une intéressante étude sur la situation de l'Eglise catholique aux Etats-Unis, ses épreuves et son avenir. L'auteur prouve qu'on ne dénationalise pas impunément toute une race. Il y a là des réflexions salutaires.

\* \*

De tous les numéros que le *Monde Moderne* a publiés jusqu'à ce jour, celui de février est le plus rempli : vingt-trois articles illustrés de cent trente gravures. Et quelle variété dans les sujets de littérature, d'art et de science ! L'intérêt se soutient d'un bout à l'autre de ce véritable volume où la famille entière peut trouver complète satisfaction de lecture. Bureau : 5, rue Saint-Benoit, Paris.

\* \*

La cloche de Louisbourg est arrivée à Montréal. Cette cloche ne pèse pas moins de quarante-quatre livres ; on y voit une croix et une fleur de lys avec l'inscription : "Bazine m'a fait."

Après la capitulation de Louisbourg, les Anglais transportèrent à Halifax les dépouilles faites sur l'ennemi. Parmi ces dépouilles se trouvait la cloche en question. L'an dernier, Mlle Barry "Françoise," de Montréal, étant à Halifax, apprit que la cloche en question était offerte en vente. Elle s'adressa aux Canadiens-français et recueillit le montant d'argent demandé par le vendeur, et aujourd'hui Montréal possède cette vieille relique historique

*Les origines de l'Amérique du Nord et le voisinage périlleux du pôle.* - Sous ce titre, vient de paraître au *Mouvement Européen*, boulevard de Bonne-Nouvelle, 19, à Paris, un nouvel ouvrage de notre distingué confrère, E. Labbé, l'auteur des *Etats-Unis d'Europe*.

Cet ouvrage in-80, de haute portée scientifique, comprend, dans ses 320 pages et ses 13 chapitres, 11 cartes dont 2 hors texte et en couleurs, et 19 dessins parmi lesquels *le Chaos, l'Arche de Noé, Au Pôle Nord*, sont des plus originaux. Notons encore de ce livre la couverture, véritable chef-d'œuvre artistique.

Le nœud, le but principal de l'auteur est le *voisinage périlleux du Pôle Nord*. Appuyé sur des données scientifiques et par des autorités de même ordre, M. E. Labbé fait toucher du doigt que des bouleversements, que des cataclysmes sont proches, capables d'engloutir dans quinze ou vingt ans le Nord-Est de l'Amérique du Nord et toutes les Antilles, et de frapper, par action réflexe, beaucoup d'autres pays.

C'est pour prévenir ces bouleversements et ces cataclysmes que M. Labbé en appelle à tous les pays du monde, à l'Amérique du Nord, la première intéressée, sur le moyen qu'il croit bon et valable. Nous voulons espérer que l'appel si enthousiaste "Saurons d'abord, nous conquerrons ensuite !", que l'appel de notre confrère recevra l'accueil et la réponse qu'il mérite.

### MEMENTO

A mon grand ami, M. Ernest G.

Il faisait noir, les branches dépouillées des arbres s'entrechoquaient avec un bruit lugubre, et dans le vent l'on distinguait comme des voix étranges, tristes gémissements d'outre-tombe qui nous font frissonner.

Par ce soir de novembre, seul dans sa chambre de célibataire, les pieds sur les chenêts, il contemplait la flamme capricieuse du foyer, tableau du passé où l'on voit tant de choses !...

Plongé dans une profonde rêverie, il évoquait les joies d'antan ; une douce et pure figure, celle de sa mère, lui apparaissait... sa mère ! une joie attendrie, sainte émotion, remplit son cœur... Il se faisait tout petit, redevenant le bébé chéri, l'enfant choyé, et inconsciemment répétait ce mot si plein de poésie, ce mot qui, lui-même, est tout un poème : MAMAN !... Qu'elle était bonne, sa maman, combien de larmes n'avait-elle pas séchées par un baiser ! Jeune homme, elle écoutait en souriant ses projets d'avenir, s'associant à ses rêves, grondait avec indulgence quand il se laissait emporter trop loin par son caractère ardent... L'oiselet, devenu fort, avait quitté le nid.

Le vent soufflait toujours ; zigue, zigue, faisait la pluie sur les vitres, où les gouttes d'eau roulaient comme de grosses larmes.

La tête dans sa main, il continuait sa nocturne rêverie.

Il revoyait une gracieuse et gentille enfant... son premier et dernier amour... La flamme des grands yeux veloutés de cette charmeuse avait incendié son cœur de vingt ans... Oh ! comme il l'aimait cette Alvine, belle de la beauté calme et tremblante des créoles ! Mais un autre l'avait eue... pourquoi ?... Le sort l'avait voulu... et il pleurait... son cœur avait tant souffert de cette première et cruelle désillusion !... Et depuis !...

Une brusque rafale de vent s'engouffra dans la cheminée, les cendres s'éparpillèrent... Un sanglot rauque souleva sa poitrine, il sortit de sa douloureuse méditation, ramena les charbons éteints, chantant d'une voix (\*) basse et tremblante ces vers de Murger :

Ce n'est plus qu'en fouillant les cendres  
Des jours heureux qui ne sont plus,  
Qu'un souvenir pourra me rendre  
La clef des paradis perdus.

KAROLI.

(\*) Vers tels que l'auteur les a faits :

Ce n'est plus qu'en fouillant les cendres  
Des beaux jours qu'il a contenus,  
Qu'un souvenir pourra nous rendre  
La clef des paradis perdus.

(MUSSETTE-MURGER.)

## NAPOLÉON Ier A BERLIN

UNE PAGE D'HISTOIRE

L'enseignement de la langue française a toujours été, dit-on, l'objet des préoccupations des maîtres, en Allemagne. Leurs élèves connaissent-ils ce morceau ? Il est écrit dans une langue claire, simple et belle, et mérite une place dans les anthologies.

Peut-être l'heure est-elle bien choisie de le faire connaître aux jeunes gens allemands qui l'ignorent, ou de le rappeler à ceux de leurs maîtres qui l'ont oublié.

Napoléon arriva le 24 octobre au soir à Potsdam.

Aussitôt il se mit à visiter la retraite du grand capitaine, du grand roi, qui s'appelaient le philosophe de *Sans-Souci*, et avec quelque raison, car il sembla porter le poids de l'épée et du sceptre avec une indifférence railleuse, se moquant de toutes les cours de l'Europe, on oserait même ajouter de ses peuples, s'il n'avait mis tant de soin à les bien gouverner.

Napoléon parcourut le grand et le petit palais de Potsdam, se fit montrer les œuvres de Frédéric, toutes chargées des notes de Voltaire, chercha dans sa bibliothèque à reconnaître de quelles lectures se nourrissait ce grand esprit, puis alla voir dans l'église de Potsdam le modeste réduit où repose le fondateur de la Prusse.

On conservait à Potsdam l'épée de Frédéric, sa ceinture, son cordon de l'Aigle noir. Napoléon les saisit en s'écriant : "Voilà un beau présent pour les invalides, surtout pour ceux qui ont fait partie de l'armée du Hanovre ! Ils seront heureux, sans doute, quand ils verront en notre pouvoir l'épée de celui qui les vainquit à Rosbach !"

Napoléon, s'emparant avec tant de respect de ces précieuses reliques, n'offensait assurément ni Frédéric, ni la nation prussienne. Mais combien est extraordinaire, digne de méditation, l'enchaînement mystérieux qui lie, confond, sépare ou rapproche les choses de ce monde ! Frédéric et Napoléon se rencontraient ici d'une manière bien étrange ! Ce roi philosophe qui, sans qu'il s'en doutât, s'était fait, du haut du trône l'un des promoteurs de la Révolution française, couché maintenant dans son cercueil, recevait la visite du général de cette Révolution, devenu empereur, conquérant de Berlin et de Potsdam ! Le vainqueur de Rosbach, recevait la visite du vainqueur d'Iéna ! Quel spectacle ! Malheureusement ces retours de la fortune n'étaient pas les derniers !

Pendant que le quartier général était à Potsdam, le maréchal Davout entra, le 25 octobre, à Berlin avec son corps d'armée. Le roi Frédéric Guillaume, en se retirant, avait livré Berlin au gouvernement de la bourgeoisie, présidé par un personnage considérable, le prince de Hatzfeld. Les représentants de cette bourgeoisie offrirent au maréchal Davout les clefs de la capitale, qu'il leur rendit, en disant qu'elles appartenaient à plus grand que lui, c'est-à-dire à Napoléon.

Il laissa un seul régiment dans la ville, pour y faire la police de moitié avec la milice bourgeoise, puis il alla s'établir à une lieue plus loin, à Friederichsfeld, dans une forte position, à la droite de la Sprée, à la gauche des bois.

Par ordre de Napoléon, il campa militairement, son artillerie braquée, une partie de ses soldats consignée au camp, l'autre allant visiter alternativement la capitale conquise par leurs exploits. Il fit construire des baraques en paille et en sapin, pour que les troupes fussent à l'abri des rigueurs de la saison. Il n'était pas nécessaire de recommander au maréchal Davout la discipline : il ne fallait veiller avec lui qu'à la rendre moins sévère.

Le maréchal Davout promit aux magistrats

de Berlin de respecter les personnes et les propriétés, comme le doivent des conquérants civilisés, à condition qu'il obtiendrait des habitants une soumission complète et des vivres, pendant le temps fort court que l'armée avait à passer dans leurs murs, ce qui, pour une ville telle que Berlin, ne pouvait constituer une charge bien pesante.

Du reste, le lendemain de l'entrée des Français dans Berlin, les boutiques étaient ouvertes.

Les habitants circulaient paisiblement dans les larges rues de cette capitale, et même en plus grand nombre que de coutume. Ils semblaient tout à la fois chagrins et curieux, impressions naturelles chez un peuple patriote mais vif, éclairé, frappé de tout ce qui est grand, jaloux de connaître les généraux et les soldats les plus renommés qu'il y eût alors au monde. Ils désapprouvaient d'ailleurs leur gouvernement d'avoir entrepris une guerre insensée, et cette désapprobation devait atténuer la haine qu'ils portaient à des vainqueurs provoqués.

Le maréchal Lannes fut envoyé sur Potsdam et Spandau. Le maréchal Augereau traversa Berlin à la suite du maréchal Davout ; et Napoléon, après avoir séjourné le 24 et le 25 à Potsdam, le 26 à Charlottenbourg, fixa au 27 son entrée à Berlin.

C'était pour la première fois qu'il allait paraître en vainqueur dans une capitale conquise. Il ne s'était pas montré ainsi à Vienne, qu'il avait à peine visitée, vivant toujours à Schönbrunn, loin des regards des Viennois. Mais aujourd'hui, soit orgueil d'avoir terrassé une armée réputée invincible, soit désir de frapper l'Europe par un spectacle éclatant, soit aussi l'ivresse de la victoire montant à sa tête plus haut que de coutume, il voulut faire dans Berlin une entrée triomphale.

Le 27 au matin, toute la population de la ville était sur pied, afin d'assister à cette grande scène. Napoléon entra, entouré de sa garde et suivi par les beaux cuirassiers des généraux d'Hautpoul et Nansouty. La garde impériale, richement vêtue, était ce jour-là plus imposante que jamais.

En avant, les grenadiers et les chasseurs à pied ; en arrière, les grenadiers et les chasseurs à cheval ; au milieu, les maréchaux Berthier, Duroc, Davout, Augereau ; et au sein de ce groupe, isolé par le respect, Napoléon, objet des regards d'une foule immense, silencieuse, saisie à la fois de tristesse et d'admiration : tel fut le spectacle offert dans la longue et vaste rue de Berlin qui conduit de la porte de Charlottenbourg au palais des rois de Prusse.

Le peuple était dans les rues, la riche bourgeoisie aux fenêtres. Quant à la noblesse, elle avait fui, remplie de crainte et couverte de confusion.

... Napoléon reçut des magistrats les clefs de Berlin, puis il se rendit au palais, où il donna audience à toutes les autorités publiques, tint un langage doux, rassurant, promit l'ordre de la part des habitants, ne se montra sévère dans ses propos que pour l'aristocratie allemande, qui était, disait-il, l'unique auteur des maux de l'Allemagne, qui avait osé le provoquer au combat et qu'il châtierait, en la réduisant à mendier son pain en Angleterre.

Il s'établit dans le palais du roi, y reçut les ministres étrangers représentant des cours amies, et fit appeler M. de Talleyrand.

Dans son irritation contre le parti prussien promoteur de la guerre, il reçut sévèrement les envoyés du duc de Brunswick, qui avait été mortellement blessé à la bataille d'Auers-tedt et qui, avant d'expirer, recommandait au vainqueur sa famille et ses sujets.

"Qu'aurait à dire, leur répondit Napoléon, qu'aurait à dire celui qui vous envoie, si je

faisais subir à la ville de Brunswick la subversion dont il menaçait, il y a quinze ans, la capitale du grand peuple auquel je commande ? Le duc de Brunswick avait désavoué le manifeste insensé de 1792 ; on aurait pu croire qu'avec l'âge la raison commençait à l'emporter chez lui sur les passions, et cependant il est venu prêter de nouveau l'autorité de son nom aux folies d'une jeunesse étourdie, qui a perdu la Prusse !

"C'était à lui qu'il appartenait de remettre à leur place femmes, courtisans, jeunes officiers, et d'imposer à tout le monde l'autorité de son âge, de ses lumières, et de sa position. Il n'en a pas eu la force, et la monarchie prussienne est abattue, les Etats de Brunswick sont en mon pouvoir. Dites au duc de Brunswick que j'aurai pour lui des égards dus à un général malheureux, justement célèbre, frappé par le fer qui peut nous atteindre tous, mais que je ne saurais voir un prince souverain dans un général de l'armée prussienne."

Ces paroles, publiées par l'ordinaire voie des bulletins, donnaient à comprendre que Napoléon ne voulait pas mieux traiter la souveraineté du duc de Brunswick que celle de l'électeur de Hesse.

Du reste, s'il se montrait dur avec les uns, il se montrait avec les autres bienveillant et généreux, ayant soin de varier ses traitements suivant la participation connue de chacun à la guerre. Ses expressions à l'égard du vieux maréchal de Mollendorf furent pleines de convenance. Il y avait dans Berlin le prince Ferdinand, frère du grand Frédéric, et père du prince Louis, ainsi que la princesse sa femme. Il s'y trouvait aussi la veuve du prince Henri et deux sœurs du roi, l'une en couches, l'autre malade. Napoléon alla visiter ces membres de la famille royale, avec tous les signes d'un profond respect, et les toucha par ces témoignages venus de si haut, car il n'y avait pas alors de souverain dont les attentions eussent plus grand prix que les siennes. Dans la situation à laquelle il était parvenu, il savait calculer ses moindres témoignages de bienveillance et de sévérité.

ADOLPHE THIERS.

## D'OÙ VIENT LE TABAC

CONTE ORIENTAL

Mahomet cheminait, absorbé dans ses pensées, sur la route de la Mecque. Cependant, ses pieds vinrent à heurter un serpent que la chaleur avait abattu au point qu'il était près de mourir. Mahomet le ramassa et parvint à le ranimer.

—Et maintenant, dit l'ingrat, prépare-toi à mourir, car je vais te mordre.

—Et pourquoi cela ? dit Mahomet avec surprise.

Le serpent répondit :

—Parce que ta race persécute la mienne et que c'est entre nous un duel à mort.

—Mais oublies-tu si vite que je viens de te sauver la vie ?

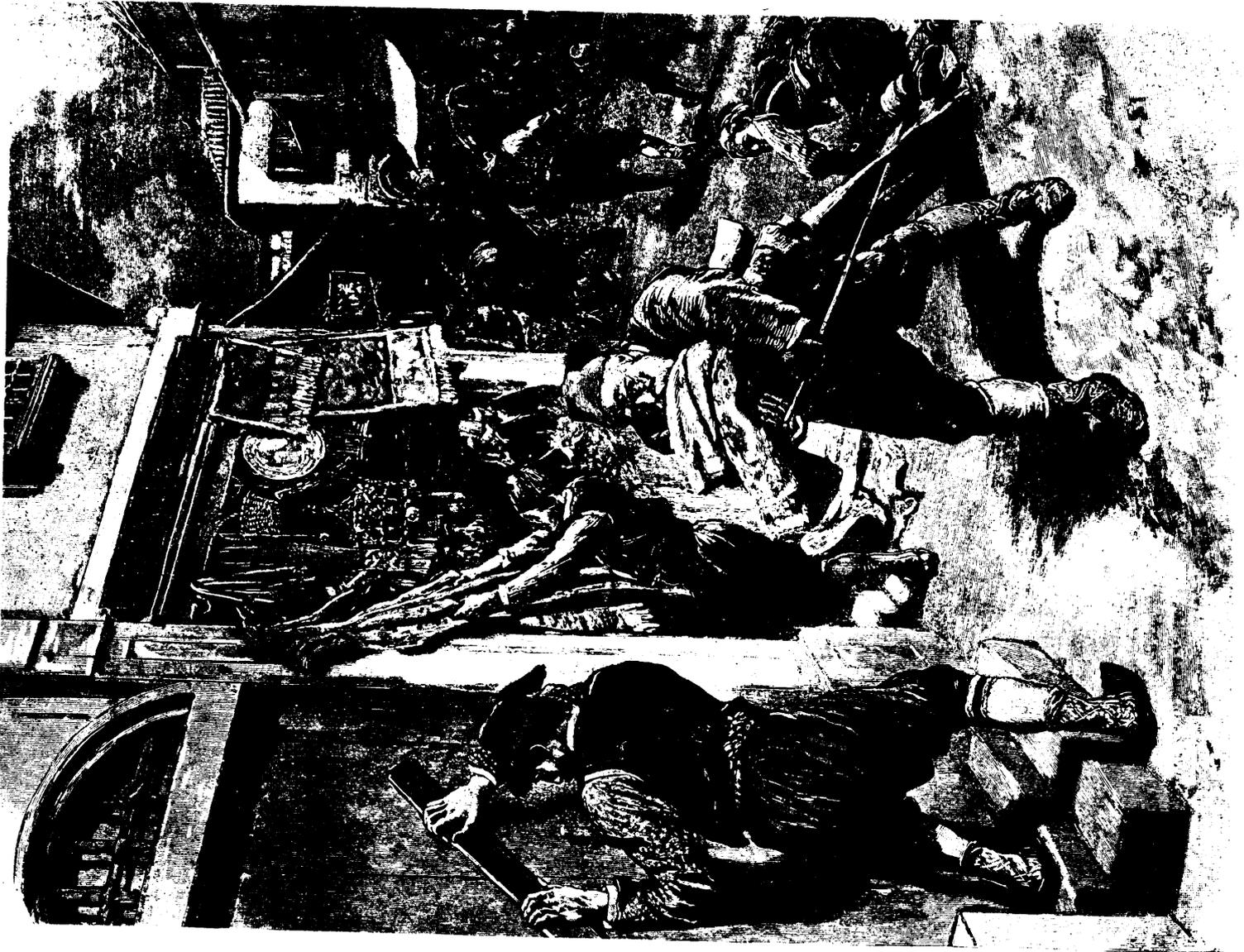
—Il n'est point de reconnaissance en ce monde, reprit le serpent. Aussi vrai qu'Allah existe, ton dernier moment est venu.

Et Mahomet répondit :

—Allah est grand et je suis son prophète. On n'invoque point son nom en vain. Si je ne meurs point, tu auras commis un sacrilège et je mourrai plutôt que d'en être le complice. Tiens, mords.

Et le serpent mordit la main que lui tendait le prophète.

Celui-ci suça la plaie et cracha par terre. Et l'on vit pousser à cette même place une plante qui réunit dans ses feuilles le venin du serpent, les souffrances du prophète et la confiance des élus.



LES ÉVÉNEMENTS D'ORIENT. — UNE ÉMEUTE A CONSTANTINOPLE



CONSTANTINOPLE. — PROMENADE DU SULTAN ABDUL-HAMID



BEAUX-ARTS. — L'ARRESTATION DE LOUIS XVI ET DE MARIE-ANTOINETTE, A VARENNE — Tableau de M. Georges Roussin.

LE COIN DES ENFANTS

TÊTES CASSÉES

Plan ! plan ! rataplan ! fait Jules en frappant à tour de bras la peau de son tambour.

Et de peur que cela ne fasse pas assez de bruit, il crie de toutes ses forces :

— Plan ! plan ! rataplan !

— Tu me casses la tête, dit tante Joséphine, qui, déjà plusieurs fois, l'avait prié de faire moins de bruit.

— J'aime casser les têtes ! répliqua Jules ; j'ai déjà cassé celle de la poupée de Maud ; c'était très drôle.



— Eh bien ! moi, réplique tante Joséphine, j'aime à crever les tambours.

Et, avec son couteau à papier, elle fait un grand trou dans la peau du tambour de Jules.

Je trouve qu'elle a eu bien raison. Et vous !

TANTE NICOLE.

UNE LÉGENDE DE SAINT NICOLAS

Il y avait une fois un Chinois nommé Saï-Kou qui s'en allait au fil de la rivière Passig, dans une pirogue chargée de marchandises.

Cette rivière Passig, dans l'île de Luçon, qui fait partie des Philippines, est une des plus belles du monde.

De grands palétuviers allongent leurs ombres sur ses rives et croissent dans ses eaux mêmes. A plusieurs mètres du rivage, les cocotiers géants balancent dans le ciel leurs panaches échevelés ; les bambous flexibles et fins tremblent leur éternel tremblement. De tous côtés des oiseaux, des papillons étincelants rayent l'air comme des pierreries ailées.

Hélas ! tout tableau a ses ombres... le Passig a ses crocodiles.

Tout le long, le long de la rivière, sont de jolies cases fleuries, bâties sur pilotis de bambou, où les Indiens Tagalois se livrent à la plus singulière occupation du monde : ils passent leurs jours et leurs nuits... à couvrir des centaines d'œufs de canard. Aussitôt éclos, les petits s'en vont, mignonnes boules de soie jaune et brune, barboter avec de triomphants coins dans la vase du bord.



Ces Indiens remplacent avantageusement les couvertures artificielles : ils apportent, à cette importante opération du couvage, des soins et une patience dignes de tout éloge ; il faut bien dire aussi que cela leur permet de passer en dormant la plus grande partie de leur existence, et que dormir est pour eux le suprême bonheur.

Notre voyageur chinois ne songeait guère aux beautés merveilleuses de la nature qui l'entouraient... Blancs, jaunes ou noirs, nous sommes tous parents de Perrette, portant son pot au lait, et avec lui toutes sortes d'espérances.

Ainsi faisait le marchand Saï-Kou, fort occupé à compter sur ses doigts le joli bénéfice que pourrait bien lui rapporter l'échange de ses verroteries et de ses pièces de cotonnade contre de la poudre d'or. Il souriait à l'avance au résultat de l'heureuse transaction, lorsque, tout à coup, il aperçut avec horreur, émergeant des flots, la tête boueuse d'un crocodile gigantesque qui se dirigeait vers lui.

Le malheureux ouvrit une bouche énorme comme pour en faire sortir un cri, assez fort pour être entendu jusqu'à Pékin, mais de cette bouche il ne sortit rien du tout, tant la terreur paralysait ses cordes vocales.

La vorace bête approchait ; selon la coutume de sa race, elle allait essayer de culbuter la petite embarcation.

Chose étrange, au moment où notre Céleste se rendit compte que, à moins d'un miracle, il n'avait plus en ce monde d'autre perspective que de servir de pâture à l'immonde saurien, il ne songea pas le moins du monde à invoquer les dieux de sa chinoise patrie, mais, se souvenant d'avoir entendu maintes fois raconter les miracles de notre grand saint Nicolas, ce fut à lui qu'il eut recours dans son angoisse.

— Oh ! bon saint, pensa-t-il, car il ne pouvait parler, oh ! bon saint Nicolas, ayez pitié de moi, sauvez-moi ! L'idée fut bonne ; le monstre, le monstre, d'un œil

ravi, considérait ce Chinois dodu à point, qui allait lui fournir le plus succulent des repas. D'un coup terrible de sa queue, il fit chavirer la légère pirogue et ouvrit une gueule formidable pour dévorer le pauvre hère... mais saint Nicolas avait eu pitié : au moment où l'infortuné Saï-Kou croyait sentir se refermer sur lui les redoutables mâchoires, il vit le crocodile, frappé à mort d'on ne sait quel mal subit, se retourner les quatre pattes en l'air et flotter ainsi, masse inerte, emportée par le courant.

On est reconnaissant au pays des magots, de la laque et de la porcelaine ; Saï-Kou raconta son aventure à ses frères jaunes, jaunes : on se cotisa avec enthousiasme et une charmante chapelle fut bâtie, en l'honneur de notre grand saint, sur le lieu de l'évènement.

Le plus curieux est que cette chapelle fut longtemps desservie par un bonze chinois. Tous les ans, les riches Célestes se réunissaient là pour célébrer des fêtes qui duraient trois semaines.

Cependant, avec le temps, le toit de la chapelle s'effondra ; cela n'arrêta pas le zèle des fils du Céleste Empire ; tous les ans, au 6 décembre, ils accourent encore, de nos jours, au pied des ruines, invoquent notre bon saint, et jettent en son honneur, dans la rivière, de petits papiers de toutes couleurs, couverts de caractères chinois à sa louange.

Grand saint Nicolas, soyez-leur propice !

A. DE GÉRIOLLES.

JEUX ET RECREATIONS

CHARADE

Ecoute, ami lecteur, ce que l'écho t'apporte.  
D'abord vague, incertain,  
Cela vient faiblement, timide en quelque sorte.  
Est-ce, dans le lointain.

Le vigoureux appel d'une voix mâle et forte ?  
Est-ce un fils de l'airain  
Qui chante sa chanson nationale ? Qu'importe !  
Se rapprochant soudain,

Le voilà maintenant qui s'égrené en roulades,  
En joyeux trémolos, en bruyantes cascades,  
Et se répand partout.

Ami, pour dégager l'X de ce problème,  
Lis-le soigneusement, et de sa forme même,  
Tu déduiras le tout.

SOLUTION DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 615  
Enigme. — Le mot est : Oignon.

ONT DEVINÉ :

Jos. H. Dugas, Sainte-Cunégonde ; Avila Paré, W. Barrette, Ottawa ; Amanda et Stéphanette, Yamachiche.

On est prié de ne pas oublier d'acheter les ouvrages suivants : la *Petite* (5c), le *Grand horoscope* (10c), l'*Ami des salons* (10c), *Un disparu* (10c), le *Pater* (10c) les *Loisirs d'un homme du peuple* (50c), les *Lettres d'un étudiant* (10c). G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.

UN EFFET ORATOIRE



Citoyens



Nos revendications reposent sur une base solide.



Nous employerons la violence pour enfoncer la bourgeoisie et pour la faire...



disparaître !

Contre  
gir éner  
par le ma  
Au premi  
cile d'enn  
-dumerve  
me Rhum  
jamais ét  
ni par les  
en vente

— Les é  
coûté \$16

— La F  
260 canon  
magne, 5

— L'ari  
monde es  
de \$86,00

— C'est  
furent é  
banque.

— Le V  
depuis q  
pays don  
2,500,000

Tous le  
aux estom  
que les n  
ment le  
atteintes  
bronchite  
ménagem  
partout.

— Il y a  
du gouve  
sonnel de  
casernes.

— Un c  
\$150 de  
lui avoir e  
désignée.

— Dura  
l'hôtel de  
935,947 c  
moyenne

— Le c  
irruption  
tous les  
fondre sin  
pays.

DE

Soulage  
pide et ra  
de la grip  
régulière  
persévér  
lèbre spéc  
partout à

— A Dij  
plier dont  
avant Jé  
pieds de l  
la base.

— Il y a  
un couple  
anniversai  
Benjamin  
Le premi  
compagne  
ont passé  
lage natal.

— Rush  
cette sema  
l'auteur b  
pelle avec  
nisation  
l'Oklahom  
durée a é  
dans cett  
tiques et f  
toute l'at  
font le su  
Rush City  
merveilleu

**FEUILLETON**

**MANQUANT**

**IL FAUT RÉAGIR**

Contre le mal il est nécessaire de réagir énergiquement ; se laisser abattre par le mal, c'est aider à son aggravation. Au premier symptôme de toux, c'est facile d'enrayer son développement à l'aide d'un merveilleux spécifique français : le *Baume Rhumal*, le seul dont l'efficacité n'ait jamais été contestée, ni par les médecins, ni par les malades. 25 cents la bouteille en vente partout.

**CHOSSES ET AUTRES**

— Les écoles publiques américaines ont coûté \$165,000,000, l'an dernier.

— La France possède actuellement 8,260 canons ; l'Angleterre, 6,212 ; l'Allemagne, 5,920.

— L'année la plus dispendieuse du monde est celle d'Allemagne, qui coûte de \$86,000,000 à \$105,000,000 par année.

— C'est en Chine, vers l'an 1000, que furent émis les premiers billets de banque.

— Le Vénézuéla, dont on parle tant, depuis quelques semaines, est un petit pays dont la population n'excède pas 2,500,000 âmes.

**LA VRAIE RAISON**

Tous les remèdes ne conviennent pas aux estomacs délicats. C'est ce qui fait que les médecins prescrivent régulièrement le *Baume Rhumal* aux personnes atteintes de rhume, toux, grippe ou bronchite et dont l'estomac réclame des ménagements spéciaux. 25c la bouteille partout.

— Il y a en France 763,000 employés du gouvernement, non compris le personnel de l'administration militaire en casernes.

— Un dentiste de Boston a dû payer \$150 de dommages à une femme pour lui avoir extrait une dent autre que celle désignée.

— Durant l'année 1895, il est passé à l'hôtel des postes, de New-York, 1,380,935,947 colis de tous genres, soit une moyenne quotidienne de 3,783,385 colis.

— Le choléra asiatique vient de faire irruption en Arménie. On dirait que tous les maux se sont entendus pour fondre simultanément sur ce malheureux pays.

**DE LA PERSÉVERANCE**

Soulagement immédiat, guérison rapide et radicale du rhume, de la toux, de la grippe et la bronchite sont obtenus régulièrement par l'emploi et l'usage persévérant du *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français. On le trouve partout à 25 cents le flacon.

— A Dijon (France), se trouve un peuplier dont l'existence remonte à l'an 722 avant Jésus-Christ. Cet arbre a 122 pieds de hauteur et mesure 45 pieds à la base.

— Il y a, à Bradford, dans le Vermont, un couple qui vient de célébrer le 69e anniversaire de son mariage. M. et Mme Benjamin Kelly se sont mariés en 1827. Le premier a quatre-vingt-dix ans, et sa compagne en a quatre-vingt-onze. Ils ont passé leur vie entière dans leur village natal.

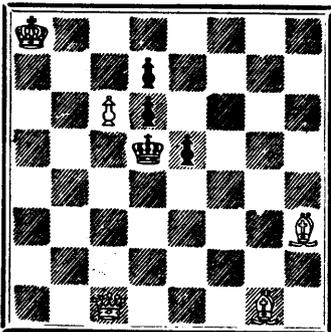
— *Rush City*, que l'on donne au Royal cette semaine, est une pièce écrite par l'auteur bien connu Gus Heege, qui rappelle avec un réalisme saisissant, la colonisation prématurée d'une ville dans l'Oklahoma, bâtie un jour, et dont la durée a été plus qu'éphémère. Il y a dans cette pièce des situations pathétiques et fort bien tramées qui réclament toute l'attention du spectateur et qui font le succès de la pièce. Il y a dans *Rush City* une scène de cyclone qui est merveilleusement exécutée.

— Les dernières statistiques nous apprennent qu'il y a plus de 100,000 catholiques dans le New Hampshire. Dans les derniers dix ans, il y a eu une augmentation de cinquante prêtres et trente-cinq églises.

**LES ECHECS**

PROBLÈME No 188

Composé par E. St-Maurice, Montréal  
Noirs—4 pièces



Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLÈME No 187

Blancs	Noirs
1 D 4 F	1 T 6 T
P 3 F, échec déc. et mat.	Si : 1 T pr D
2 P 3 F, échec déc. et mat	Si ? R pr T
2 D pr P, échec et mat.	Si : 1 P 4 D
2 T (8 D) pr P, échec et mat.	Et autres

**L'Excès de Travail  
AMÈNE  
LA PROSTRATION NERVEUSE**

Guérison complète par l'usage de la  
**Salsepareille d'Ayer**

— Il y a quelques années, en raison d'une attention trop soutenue à mes affaires, ma santé s'affaiblit. Je devins nerveux et il me fut impossible de surveiller mes intérêts et de plus je montrai tous les symptômes de dépérissement. Je pris trois bou-



teilles de Salsepareille d'Ayer et je commençai immédiatement à aller mieux et peu à peu mon poids augmenta de cent vingt-cinq à deux cents livres. Je crois que mes enfants seraient aujourd'hui orphelins de père si ce n'eût été pour la Salsepareille d'Ayer de laquelle je ne puis dire trop de bien.—H. O. HINSON, Maître de Poste et Planteur, Kinard's, S. C.

**La Salsepareille d'Ayer**  
La Seule qui ait reçu une Médaille à l'Exposition de Chicago.

**PURGATIFS \* DÉPURATIFS  
ANTISEPTIQUES**



Leur Succès s'affirme depuis près d'un siècle  
CONTRE LES  
**ENGORGEMENTS D'INTESTINS**  
(Constipation, Migraine, Congestions, etc.)  
Très contrefaits et imités sous d'autres noms.  
**Exiger l'Étiquette** CI-JOINTE EN 4 COULEURS  
Noiçe dans chaque boîte. DANS TOUTES LES PHARMACIES.



**Débitures Municipales**

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidé-

commis. Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

**R. WILSON SMITH,**

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.  
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

**Librairie Française**

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Seul agent du *Petit Journal* et autres journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.  
Livres d'occasions, achat et vente.  
Ntous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prspéciaux pour marchands.

**DERNIER MODÈLE DE LA MAISON**



On peut se les procurer directement à Paris.  
Les Dames sont priées d'écrire à M<sup>me</sup> LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**  
PRÉPARÉ PAR  
**M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris  
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain  
CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.  
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

**POUDRE**

— POUR —

**LIQUEUR DE COMTE**

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

**LA PHARMACIE NATIONALE**

216, SAINT-LAURENT  
MONTRÉAL.

**PAPIER FAYARD et BLAYN**

GUÉRIT RHUMES  
Irritation de Poitrine, Influenza, Douleurs, Rhumatismes, Blessures, Plaies  
Topique excol. contre CORS, ŒILS-de-PERDRIX.— 1 f. t. Pharmacies

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRE ; le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

**J. EMILE VANNIER**

(Ancien élève de l'école Polytechnique)  
INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR  
187, RUE SAINT-JACQUES  
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**

Architectes et Evaluateurs  
162—RUE SAINT-JACQUES—162  
(BLOC BARRON)  
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
TÉLÉPHONE No 2113

**La Nouvelle Revue**  
18, Boulevard Montmartre, Paris.  
Directrice : Madame Juliette ADAM  
PARAIT LE 1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

PARIS et DÉPARTEMENTS	10	15	14	17
	50	26	30	32
ÉTRANGER	60	36	40	42

On s'abonne sans frais, dans les bureaux de la Revue, les agences de Crédit Agréées et celles de la Société Générale de France et de l'Étranger.

